

Mont Blanc Juillet 2007

Je ne prend pas facilement la plume (ou plutôt le clavier) mais les lectures de vos récits m'ont fait revivre quelques moments de cette ascension et je trouve sympa de partager nos vécus. Ils sont tous différents. Voici donc tel qu'ils m'arrivent et en raccourcis, mes souvenirs un peu clairsemés après les vacances d'Août.

Il y a d'abord les bonnes histoires de Baptiste au refuge des Conscrits. Je ne me souviens pas de grand chose sinon d'une mouche qu'il voulait noyer...

Viens ensuite l'attente du train sur le quai de la gare du Fayet avec la danse d'Hervé et de ... ? et le balai des tondeuses à gazon; les superbes paysages et cimes enneigées quand la crémaillère sort de la forêt, puis la montée à Tête Rousse en passant dans le désert de Pierres lisses.

Le refuge est sympa. Comme à l'accoutumé je vais faire une petite sieste en début d'après-midi. Pendant mon sommeil un guide et ses deux clients rentrent pour préparer leurs sacs, juste en dessous moi. Je penche la tête et, amusé, les regarde faire. Ils n'ont pas remarqué ma présence. Ils sont accroupis autour des sacs et débarquent quelques kilos de nourriture et de vêtements. Ils ne doivent pas faire de la montagne depuis longtemps. Ça dure quelques minutes. Surprise quand ils me voient tout sourire.

18h30, l'heure du repas. Je me gave de sucres lents en prévision du lendemain. Tant pis pour la digestion. Jean râle après un mec qui n'a pas nettoyé sa table. Le mec le regrette ensuite puisqu'on l'a vu pleurer au sommet du Mont Blanc.

20h30, on se met au lit. C'est pas une heure pour dormir. Levé prévu à 1h. Le temps de s'endormir le sommeil sera trop court mais je sais que ça n'a pas beaucoup d'influence sur la condition physique, du moins jusqu'en milieu de journée. Ça laisse le temps d'atteindre le sommet et de faire une bonne partie de la descente.

Sensation désagréable au réveil. C'était prévu. Je suis bien placé dans la course au petit déjeuner, 2ème devant le guichet pour récupérer le plateau. Puis les choses se précipitent dans la pièce des armoires. On fait les sacs, ça s'agite dans tous les sens. J'aime pas trop, on se croirait aux pièces, c'est pas serein. Amis poètes, les WC sont sinistrés, il y en a qui ont dû pisser à 2 mètres de la cuvette, les prétentieux.

Enfin, je suis dehors, c'est calme, c'est le départ à la frontale dans la nuit sans lune, encordé avec Jean Luc. On arrive au fameux couloir équipé du câble. Comme ça, même si on se prend un autobus sur la tronche, on ne dévale pas la pente avec lui. Juste écrabouillé et facilement récupérable. Je ne suis cependant pas trop inquiet. La neige recouvre le sol et hier l'étroite trace noire au centre du goulet montrait qu'il y avait peu de chutes de pierres. Dans le creux du couloir le câble ne passe pas juste au dessus de la trace. Je le prend donc en compte dans la longueur de la corde du téléphérique. Ce n'est cependant pas suffisant et on est un peu tiré vers l'aval..., mais ça passe et on arrive de l'autre côté sans encombre.

Alors commence la montée vers le refuge du Goûter. 600m à faire. J'ai l'impression qu'on est dans un tunnel. On ne voit rien, le relief cache les frontales de ceux qui nous

précèdent. On suit la trace en partie sur rocher en partie sur neige dure. C'est un mixte facile mais un mixte quand même et qui me semble coter un peu plus que le PD donné pour cette voie du Mont Blanc. Jean Luc rouspète car je coupe les épingles à cheveux en prenant par le rocher. Il a raison, c'est plus simple de suivre le chemin. Mais quelques temps après je recommence, l'habitude de l'escalade; quand on voit un rocher on ne peut s'empêcher d'y mettre les mains.

Bon, cette montée devient un peu longue. Il faut faire attention où on met les pieds. Je lève la tête, pas de refuge en vue. Je prend le parti de ne plus la lever jusqu'au refuge. Il n'y a plus qu'à laisser faire le temps...

On y est. Brève halte au refuge du Goûter. Le vent souffle fort. Je met ma polaire ou je ne la met pas ? Je ne la met pas. J'aurais dû. Je vais me cailler jusqu'à Vallot. Il reste 1100 m à faire.

Sur la neige on peut enfin prendre un rythme régulier, ne penser à rien, ne faire que ressentir ses sensations et le plaisir de monter sans effort. Le Nirvana quoi ! (attention, que ceux qui fument ne se précipitent pas pour troquer leurs pétards contre une paire de semi-rigide, ce Nirvana là ne dure pas longtemps). Quand la pente se redresse je coordonne ma respiration avec mes pas, c'est efficace. Le rythme est bon. Le jour commence à poindre dans un superbe orangé. Le Dôme du Goûter nous cache une partie du paysage. C'est dommage.

Arrivé près du sommet du Dôme, je découvre le paysage du Mont Blanc, fait 7 ans auparavant mais en grande partie dans le brouillard. On était parti des Grands Mulets en ski de randonnée, sous quelques flocons de neige.

Regroupement des cordées à Vallot. On ravigote Sylvie. Pour éviter de jouer à l'accordéon avec la cordée de devant, on temporise de temps en temps, ça permet de monter régulièrement. Jean-Luc, le marathonien, aimerait accélérer l'allure, mais Jean-Paul nous a demandé de faire l'arrière garde, alors, ...et puis ça me va bien, c'est cool.

J'appréhende le passage sur l'arête des Bosses qui suit le petit raidillon après Vallot. Lors de ma première ascension la trace passait pile sur la crête et on avait juste la place de mettre les pieds et les bâtons. De chaque côté de l'arête les fortes pentes de neige durcie interdisaient la chute. J'étais encordé avec un copain. Si l'un d'entre nous tombait il emportait l'autre à moins que ce dernier n'ait eu le temps de sauter du côté opposé. Une année de grand froid l'arête était en glace et il y avait eu une série de morts dont des guides.

Mais d'une année sur l'autre le vent modèle différemment la neige et pour nous la trace a la courtoisie de passer à l'écart de l'arête tourmentée.

Content d'arriver au sommet. L'Aiguille du Midi apparaît toute petite, mille mètres en dessous. Comme finalement on a rien à faire la haut, on redescend.

Attention de ne pas se relâcher et de se prendre les crampons dans les bas de pantalon. On repasse devant Vallot. Au refuge du Goûter Jean-Paul modifie les cordées, je suis maintenant avec Hervé. La pente est raide avec quelques passages à dé-escalader et d'autres qui sont exposés. Les crampons sur le rocher ne facilitent pas les choses. Ho merde ! Je me sens basculer en arrière. Heureusement la corde était

tendue et c'est Hervé qui m'évite de me retrouver sur les fesses (c'est le monde à l'envers, comme quoi la corde tendue ça marche dans les deux sens). C'est mes coques plastiques qui me jouent à nouveau un tour.

Bon, là je vais être hors sujet mais la suite est bonne à savoir. Cela m'était déjà arrivé dans la descente du Vignemale au mois de Juin. Sous les yeux de Sylvie je m'étais rattrapé in extremis à une réglette sur le rocher. Je pensais alors avoir été inattentif mais en me repassant le film je me rend compte que ce déséquilibre arrive lorsque le pied n'est pas à plat et que je me redresse à partir d'une position semi accroupie. Les coques sont rigides et plus longues que les chaussures. On perd ses repères et quand on se redresse elles ne basculent pas en avant. Je les avais pourtant utilisées sans problème sur l'arête entre le col de Boum et le pic du Maupas. Mais il y a une différence entre faire une arête AD+ où on est en permanence concentré sur là où on met les mains et la pointe des pieds et une marche plus ou moins décontractée sur un chemin difficile.

Conclusion: ne pas utiliser ces coques plastiques sur le rocher. C'est dangereux.

Dans la descente on rencontre des cordées qui montent. Il n'y a pas souvent la place de se croiser et on se sert comme on peut. J'ai une main à plat sur le rocher, pourvu qu'un guignol ne marche pas dessus avec ses crampons.

On arrive au câble, dernière difficulté. La neige c'est ramollie, une pierre dévale la pente. Je m'arrête quelques secondes avant le goulet pour m'assurer que rien d'autre ne descend.

Tête Rousse est en vue. La fatigue commence à se faire sentir, surtout dans cette neige molle et profonde. Tient, un crampon dans la neige. Quelqu'un a dû le perdre. Je dois planer un peu car je ne pense pas à le ramener au refuge.

On récupère quelques affaires et on reprend la descente vers le Nid d'Aigle. On est à l'aise sur le timing. Hier, j'avais l'inquiétude qu'on rate le dernier train et qu'on doive redescendre à pieds jusqu'au Houches, « La cata ».

La descente est pénible sur le chemin caillouteux avec mes coques plastiques trop longues, trop larges, trop lourdes et qui tiennent pas le pied.

Un train nous attend. Fin de l'aventure.

Merci à vous toutes et tous pour cette tranche de vie en bonne compagnie.

Pierre